

Homo Sapiens de Nikolaus Geyrhalter

Gérard Grugeau

Numéro 180, décembre 2016, janvier 2017

L'année cinéma 2016 — Figures de résistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grugeau, G. (2016). *Homo Sapiens* de Nikolaus Geyrhalter. *24 images*, (180), 33–33.

AUSTERLITZ de Sergei Loznitsa

Que filme (en noir et blanc) Loznitsa dans son nouveau film *Austerlitz*? Une foule anonyme de touristes qui visitent un camp d'extermination (Sachsenhausen en Allemagne). Pas de voix-off ici pour nous expliquer ce à quoi nous assistons, pas de guide qui nous prendra par la main, pas d'images des douches ou des charniers ou encore de gros plans sur les inscriptions qui disent l'histoire et son horreur. Simplement ces anonymes qui pourraient être nous. Quelques inscriptions sur des vêtements, le brouhaha de la foule, un sourire, un rire, quelques selfies, quelques pitreries... Une promenade anonyme dans un lieu qui ne l'est pas... Et c'est là que la mise en scène fait merveille. En nous renvoyant à nous-mêmes, en nous inscrivant dans cette multitude, en évitant de focaliser sur une personne ou un fait, le camp se révèle mille fois plus terrifiant. On se prend à rêver de silence, comme si ce devoir de mémoire était soudainement profané. Comme si, nous souhaitions soudainement rendre ce lieu aux morts. Le cinéaste nous met face à un paradoxe monstrueux : il est impératif de ne pas oublier, mais en rendant ces lieux publics, on ne leur rend pas justice. Comme si les fantômes, les milliers de gens qui ont souffert, qui sont morts dans ce camp, dans ces camps, n'attendaient que la fermeture, le soir, de ce parc d'attractions, pour revenir hurler leur désespoir. L'anodin que filme Loznitsa est indécent car il confine à l'indifférence. Cette indécence induit un vertige comme si nous nous trouvions au bord d'un précipice. Celui du temps retrouvé.



La seule inscription filmée est la sinistre devise nazie : Arbeit macht frei. Seul élément signifiant historiquement, il prend soudain, s'il en était besoin, une dimension suffocante. Nous la voyons, longuement, au début du film, quand la foule entre dans le camp. Nous la reverrons à la fin. À chaque fois, le rituel des photos, pour dire « j'étais là ». Non, nous n'étions pas là, nous ne témoignerons pas de ces existences saccagées. La devise a pourtant changé de dimension entre le début et la fin du film. Cette balade au bord du gouffre de l'horreur lui aura rendu sa force brutale, et jamais elle ne devra devenir anodine. Preuve que cette fois-ci nous avons, un peu, vu vraiment. C'est là tout le génie du cinéma de Loznitsa. — **Philippe Gajan**

HOMO SAPIENS de Nikolaus Geyrhalter

Face au dernier essai cinématographique du réalisateur autrichien Nikolaus Geyrhalter (*Over the Years*, RIDM 2015), on ne peut s'empêcher de penser à *The Road*, le célèbre roman postapocalyptique de Cormac McCarthy. Composé d'une succession de plans fixes sans commentaire, le film tourné à travers la planète (notamment au Japon) dresse le portrait dystopique d'un monde où toute présence humaine a disparu. Il entérine en quelque sorte ainsi l'idée de la mort de notre civilisation, idée que renforce d'ailleurs le plan d'ouverture avec les mosaïques d'un temple abandonné, vague réminiscence des vestiges de Pompéï. Avec une rigueur toute conceptuelle, par ses choix pertinents de lieux en complète déshérence (usines, salles de spectacle, bureaux, lieux de culte, prisons, bases militaires, bateaux), *Homo Sapiens* construit au gré de ces plans-séquences et de sa bande son (un montage de l'oreille à l'œil, dirait Marker) une narration implacable qui montre ce qu'il reste du passage dévastateur de l'homme sur la Terre : soit un vaste champ de ruines à la beauté tragique au sein duquel la nature reprend ses droits, plus forte que tout. C'est ici le futur même d'une humanité dépassée par les sophistications de son modèle de société qui semble s'être joué une fois pour toutes. En ces temps de menace d'une catastrophe écologique irréversible, le film frappe fort et juste, nous précipitant dans une sombre inquiétude. Sans imposer une lecture unidimensionnelle pour autant. Cette projection dans un avenir hypothétique marqué au coin du désastre ouvre avant tout un



espace de réflexion sur le caractère éphémère de la vie, renvoyant du même coup à l'espèce humaine le miroir de sa propre arrogance. Vu en salle au milieu d'une foule attentive où la présence de l'Autre est palpable, le film — qui peut aussi être reçu comme une méditation mélancolique sur le Temps — opère un véritable tour de force : celui de nous rappeler à notre devoir de solidarité face à ce que nous léguons aux générations futures. En associant le cinéma à la perte irrémédiable qui nous guette, *Homo Sapiens* distille l'étrange paradoxe de nous faire succomber à la beauté d'une forme de déploration de la désolation tout en nous amenant à contempler le spectacle de notre propre mort annoncée. Troublant. — **Gérard Grugeau**